

[BOSQUET, Alain, « Là-bas, très loin, dans un paysage balte. La mystique vagabonde de Boris Schreiber », *Le Soir*, Bruxelles, n° 254, mercredi 30 octobre 1971.]

Là-bas, très loin, dans un paysage balte La mystique vagabonde de Boris Schreiber

Après un long silence de sept ans, Boris Schreiber fait sa rentrée avec *L'Évangile selon Van Horn*. Sans doute, dans la très abondante — et un peu incohérente — production romanesque de cette saison, y a-t-il des livres plus ambitieux, plus baroques ou mieux dominés, mais celui-ci est sans doute le seul qui décrive si hardiment le besoin d'un mystique : une spiritualité de tous les instants et de toutes les pages.

LÀ-BAS, TRÈS LOIN, DANS UN PAYSAGE BALTE

le Soir
Mercredi 30 octobre
1971

La mystique vagabonde de Boris Schreiber

APRES un long silence de sept ans, Boris Schreiber fait sa rentrée avec « *L'Évangile selon Van Horn* ». Sans doute, dans la très abondante — et un peu incohérente — production romanesque de cette saison, y a-t-il des livres plus ambitieux, plus baroques ou mieux dominés, mais celui-ci est sans doute le seul qui décrive si hardiment le besoin d'un mystique : une spiritualité de tous les instants et de toutes les pages.

Cette mystique n'est pas ordinaire. Elle est l'élan, sans cesse brisé, sans cesse repris, d'un personnage qui ne se laisse pas facilement saisir. George a un passé riche d'événements et d'insatisfactions, il vit à Londres dans ce qui semble le confort et une paix intérieure à peu près supportable. Dès que nous faisons sa connaissance pourtant, nous sentons qu'il lui manque l'essentiel : un but, une inspiration, une foi qui voudrait se déclarer et qui ne s'y risque pas. Un jour, le souvenir d'un capitaine hollandais, Van Horn, qu'il a rencontré au lendemain de la Libération, se fait plus aigu et plus tyrannique. C'est que les paroles de Van

Horn, toujours sibyllines, toujours ésotériques et parfois relevant du simple jeu, sinon du charlatanisme, continuent de hanter George. Il a vu en elles une vérité supérieure qui allait le guider, et maintenant, vingt ans plus tard, elles lui reviennent. Alors, George abandonne tout, y compris son amie Priscilla, pour retrouver l'inoubliable Van Horn.

De quoi a besoin George ?

Il traverse la Manche, et, de Calais jusqu'aux bords de la Baltique, il entreprend des recherches fiévreuses. A vrai dire, on le sent assez vite convaincu de l'inutilité de son périple : c'est davantage dans son passé qu'il se plonge, et dans cette zone vague où le réel et l'imaginaire ne peuvent se distinguer. De quoi a besoin George ? On a l'impression, d'abord, qu'il se complait dans un somnambulisme où l'ennui le dispute au laisser-aller, comme s'il attendait de la vie une révélation sans cesse différée. Ensuite, il se réveille brusquement, et sait qu'il lui faut combler un vide. D'une certaine manière, sa mémoire lui fournit de quoi se

justifier à ses propres yeux, mais cela lui paraît tout de même insuffisant. Les paroles mystérieuses de Van Horn lui servent de viatique : intoxication purement verbale ou recherche trouble ? Quand, bien pénétré de la nécessité d'agir, il se met enfin en route à travers l'Europe, il ne s'arrête plus : c'est à une véritable croisade au-devant de la vérité que nous assistons. La foi laïque — et sans doute dévoyée — de George le pousse d'aventure en aventure.

Il reconnaît que Van Horn est un mythe, ou du moins un fantôme. Il court, il s'époumone, il aime tour à tour plusieurs femmes qu'il abandonne, il avale des kilomètres, il irait jusqu'à Katmandou pour que son Messie se fasse visible. Mais, sujet à des abattements, il ne peut se réaliser, et les formules de salut de Van Horn restent vides. Il se détache parfois de son obsession, pour obéir au vœu de sa sœur, qui est jadis revenue d'un camp de concentration, et qui a fait jurer à George qu'il profanerait des tombes allemandes, pour la venger. Il sombre donc dans la rage, et se fait le justicier d'une cause qui, au fond, le laisse indifférent. Épuisé, irrité de ne pouvoir s'accomplir, il va à la mort : un suicide dans l'inconscience, là-bas, très loin, dans un paysage balte.

L'Inarticulé

Livre étrange, dont on ne peut se détacher ! Toute quête de l'absolu y semble fatalement liée à un degré



LE RETOUR DE SCHREIBER

Une spiritualité de tous les instants et de toutes les pages.

d'inarticulation. Si George savait ce qu'il cherchait, sa recherche serait vaine, et, comme justement son élan est sans objet, il ne peut réussir : il est d'avance condamné à l'échec. Nous sommes intrigués, agacés, secoués, mis en demeure de séparer le rêve de la réalité, l'idéalisme du quotidien. Le style aussi est conforme aux sentiments successifs : tantôt lyrique, tantôt imperturbable, tantôt criard et expressionniste.

Un livre qui ne ressemble à aucun autre.

Alain BOSQUET.

BORIS SCHREIBER

« *L'Évangile selon Van Horn* », Belfond, 298 pp., 262 F.

Cet écrivain discret a ses fidèles qui apprécient son style exigeant. La critique n'a peut-être pas célébré, comme il se devait, la rigueur de ses deux premiers livres. Les heures qui restent (paru chez Denoël en 1958) et La rencontre des absents (paru chez Colmann-Lévy en 1963).

Cette mystique n'est pas ordinaire. Elle est l'élan, sans cesse brisé, sans cesse repris, d'un personnage qui ne se laisse pas facilement saisir. George a un passé riche d'événements et d'insatisfaction, il vit à Londres dans ce qui semble le confort et une paix intérieure à peu près supportable. Dès que nous faisons sa connaissance pourtant, nous sentons qu'il lui manque l'essentiel : un but, une inspiration, une foi qui voudrait se déclarer et qui ne s'y risque pas. Un jour, le souvenir d'un capitaine hollandais, Van Horn, qu'il a rencontré au lendemain de la Libération, se fait plus ambigu et plus tyrannique. C'est que les paroles de Van Horn, toujours sibyllines, toujours ésotériques et parfois relevant du simple jeu, sinon du charlatanisme, continuent de hanter George. Il a vu en elles une vérité supérieure qui allait le guider, et maintenant, vingt ans plus tard, elles lui reviennent. Alors, George abandonne tout, y compris son amie Priscilla, pour retrouver l'inoubliable Van Horn.

De quoi a besoin George ?

Il traverse la Manche, et, de Calais jusqu'au bord de la Baltique, il entreprend des recherches fiévreuses. A vrai dire, on le sent assez vite convaincu de l'inutilité de son périple : c'est d'avantage dans son passé qu'il se plonge, et dans cette zone vague où le réel et l'imaginaire ne peuvent se distinguer. De quoi a besoin George ? On a l'impression, d'abord, qu'il se complaît dans un somnambulisme où l'ennui le dispute au laisser-aller, comme s'il attendait de la vie une révélation sans cesse différée. Ensuite, il se réveille brusquement, et sait qu'il lui faut combler un vide. D'une certaine manière, sa mémoire lui fournit de quoi se justifier à ses propres yeux, mais cela lui paraît tout de même insuffisant. Les paroles mystérieuses de Van Horn lui servent de viatique : intoxication purement verbale ou recherche trouble ? Quand, bien pénétré de la nécessité d'agir, il se met en route à travers l'Europe, il ne s'arrête plus : c'est à une véritable croisade au-devant de la vérité que nous assistons. La foi laïque – et sans doute dévoyée – de George le pousse d'aventure en aventure.

Il reconnaît que Van Horn est un mythe, ou du moins un fantôme. Il court, il s'époumone, il aime tour à tour plusieurs femmes qu'il abandonne, il avale des kilomètres, il irait jusqu'à Katmandou pour que son messie se fasse visible. Mais, sujet à des abattements, il ne peut se réaliser, et les formules de salut de Van Horn restent vides. Il se détache parfois de son obsession, pour obéir au vœu de sa sœur, qui est jadis revenue d'un camp de concentration, et qui a fait jurer à George qu'il profanerait des tombes allemandes, pour la venger. Il sombre donc dans la rage, et se fait le justicier d'une cause qui, au fond, le laisse indifférent. Epuisé, irrité de ne pouvoir s'accomplir, il va à la mort : un suicide dans l'inconscience, là-bas, très loin, dans un paysage balte.

L'inarticulé

Livre étrange, dont on ne peut se détacher ! Toute quête de l'absolu y semble fatalement liée à un degré d'inarticulation. Si George savait ce qu'il cherchait, sa recherche serait vaine, et, comme justement son élan est sans objet, il ne peut réussir : il est d'avance condamné à l'échec. Nous sommes intrigués, agacés, secoués, mis en demeure de séparer le rêve de la réalité, l'idéalisme du quotidien. Le style aussi est conforme aux sentiments successifs : tantôt lyrique, tantôt imperturbable, tantôt criard et expressionniste.

Un livre qui ne ressemble à aucun autre.

Alain BOSQUET